Bien avant la sexualité. L'expérience érotique en Grèce ancienne, David M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin (dir.), traduit de l'anglais ou réédité du français sous la direction de S. Boehringer ; préface de S. Boehringer, postface de J. Allouch

Jean-Baptiste Bonnard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kentron/3919>

DOI : 10.4000/kentron.3919

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2019

Pagination : 263-271

ISBN : 978-2-84133-958-7

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Jean-Baptiste Bonnard, « *Bien avant la sexualité. L'expérience érotique en Grèce ancienne*, David M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin (dir.), traduit de l'anglais ou réédité du français sous la direction de S. Boehringer ; préface de S. Boehringer, postface de J. Allouch », *Kentron* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 04 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/3919> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.3919>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

Bien avant la sexualité. L'expérience érotique en Grèce ancienne, David M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin (dir.), traduit de l'anglais ou réédité du français sous la direction de S. Boehringer ; préface de S. Boehringer, postface de J. Allouch, Paris, Éditions Epel (Les grands classiques de l'érotologie moderne), 2019, 768 p.

Les Éditions Epel, auxquelles on doit déjà la traduction de plusieurs ouvrages américains s'intéressant au genre dans l'Antiquité¹, proposent une édition française de *Before Sexuality. The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, paru à Princeton en 1990, qui réunissait les contributions de quinze chercheurs américains et français. D'aucuns pourraient se demander l'intérêt d'une telle traduction, après trente ans. Eh bien, leur répondra-t-on, mieux vaut tard que jamais, si cette entreprise permet de toucher un public plus large et de découvrir ou redécouvrir des études pas toujours très accessibles. En France, l'ouvrage original ne se trouve, en effet, que dans une quinzaine de bibliothèques universitaires, et les contributions qu'il rassemble, lorsqu'elles ont également paru par ailleurs dans des revues scientifiques, ne sont pas toutes faciles à trouver. Les lire ou les relire réunies ensemble leur donne en outre une portée nouvelle.

Qui mieux que Sandra Boehringer, l'une des meilleures spécialistes françaises de la sexualité antique et maîtresse d'œuvre de cette entreprise de réédition et de transmission transculturelle (dont elle a eu l'initiative au sein de l'association EFiGiES, qui rassemble des étudiants et des jeunes chercheurs et chercheuses travaillant sur le féminisme, le genre et la sexualité), pouvait introduire à la lecture de ce volume ? Sa préface (« *After Before* : trente ans de sexualité antique et autant de voyages transatlantiques », p. 7-29) est un véritable petit essai historiographique qui permet de comprendre parfaitement dans quel contexte s'est épanouie l'aventure conduite par David Halperin, John Winkler et Froma Zeitlin : dans les années 1980, sous l'influence des travaux de Foucault et de l'essor des *women's studies* interdisciplinaires, les *Classics* américains s'ouvraient à l'étude de la sexualité dans les mondes grec et romain. Se dessinèrent alors deux courants : l'approche essentialiste, illustrée notamment par les travaux de John Boswell, postulait que l'opposition homosexualité/hétérosexualité est transhistorique ; sous l'influence de l'École de Chicago, de l'anthropologie, du marxisme et du féminisme, l'approche constructionniste ou historiciste (*historicism*), à laquelle se rattachent les initiateurs du livre, postule au contraire que les catégories d'homosexualité et d'hétérosexualité sont historiquement construites et que, plus généralement, la sexualité est une invention moderne. À la même époque, fleurissait en France ce que les Américains ont appelé

1. Notamment John J. Winkler, *Désir et contrainte en Grèce ancienne*, Paris, EPEL, 2005, et M. Gleason, *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, EPEL, 2013.

l'« École de Paris », c'est-à-dire le groupe de chercheurs gravitant autour du Centre Louis-Gernet de recherches comparées sur les sociétés anciennes, fondé en 1964 par Jean-Pierre Vernant, qui a profondément renouvelé l'étude de l'Antiquité. Les recherches sur la sexualité n'y étaient cependant pas particulièrement développées, et ce sont deux colloques de 1986 qui ont permis la mise en relation de savants de l'Ancien et du Nouveau Monde dont les méthodes, pour être sensiblement différentes, n'étaient pas sans points communs. S. Boehringer s'intéresse aussi à la réception du livre. La parution de *Before Sexuality* contribua à nourrir de nouveaux débats, dont certains sont toujours d'actualité, notamment sur l'évaluation morale des pratiques sexuelles et sur les critères de différenciation des partenaires sexuels (critère actif/passif; critère du statut social; etc.). Le champ ouvert par cette parution est dès lors abondamment labouré, avec de nouvelles méthodes pour appréhender les catégories et les corps antiques, et de nouvelles problématiques empruntées aux philosophes, aux sociologues et aux politistes. De manière plus générale, les recherches en histoire des femmes et du genre et celles sur la sexualité s'ouvrent à d'autres disciplines. Avec la dernière décennie est venu le temps des synthèses – sous la forme notamment de dictionnaires et de *Companions* –, telle celle dirigée par Sylvie Steinberg et à laquelle participe S. Boehringer, qui permettent de toucher désormais un large public².

L'introduction de David M. Halperin, John J. Winkler et Froma I. Zetlin (p. 31-57) montre la cohérence de la collection d'études réunies dans le livre, sur des sujets et à partir de sources variés. Cette cohérence tient à une approche qui consiste à ne pas prendre la sexualité comme une sphère autonome de la vie sociale: « nous considérons que les significations multiples et concurrentes du sexe à toute époque ne peuvent être comprises qu'en relation avec la chaîne et la trame de l'ensemble du tissu social » (p. 32), ce qui conduit à explorer de nombreux champs de la culture, de sorte que la sexualité est moins une catégorie d'analyse constituée qu'un langage dont peut rendre compte par exemple le concept de « poétique culturelle » du désir. Le choix du titre de l'ouvrage est également explicite: *Before Sexuality* peut s'entendre de deux façons, soit que l'on considère qu'il s'agit d'éclairer une sexualité antérieure à la sexualité moderne ou que l'on affirme que la catégorie de sexualité est une construction moderne et qu'il n'y a donc pas de sexualité dans l'Antiquité dans la mesure où la personne n'était pas envisagée alors à partir de son sexe. Cette introduction propose aussi une approche historiographique des recherches sur la sexualité, replaçant ces études dans les traditions dans lesquelles s'inscrivent les contributeurs (« un intérêt théorique et méthodologique propre aux *sciences humaines* françaises et les techniques descriptives et interprétatives de la tradition

2. *Une histoire des sexualités*, S. Steinberg (dir.), Paris, PUF, 2018.

anglo-saxonne de l'anthropologie culturelle», p. 38) et retraçant l'histoire des travaux qui se sont intéressés à ce sujet depuis le philologue Friedrich Karl Forberg au début du XIX^e siècle jusqu'aux antiquisants Jeffrey Henderson et Kenneth J. Dover en passant par le médecin Magnus Hirschfeld. Elle permet ainsi d'établir le lien entre ce livre et l'époque dans laquelle il a été publié.

L'étude de Nicole Loraux sur Héraklès (« Héraklès: le surmâle et le féminin », p. 59-98), issue d'une conférence prononcée à la Société psychanalytique de Paris d'abord publiée en 1982 dans la *Revue française de psychanalyse*, est devenue un classique, surtout après sa reprise dans *Les expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec* (1989), dont elle constitue le chapitre VII. Rappelons donc simplement que la grande helléniste française y étudie le héros panhellénique comme une figure constituée du dehors, par ses actes (« identifié à son corps [...] Héraklès n'a pas d'intérieur », p. 62), et, à rebours des idées reçues, relève le lien intime qu'il entretient avec la féminité (des signes grecs de la femme lui sont associés ; sa relation problématique à Héra...), lien qui est constitutif de l'ambivalence de la force virile tout en la mettant en valeur.

Dans « La vie sexuelle des satyres » (p. 99-128), article paru également dans *Mètis* en 1986, François Lissarrague étudie l'iconographie des satyres dans la céramique attique des VI^e et V^e siècles : il montre que les représentations, extraordinairement variées, de leur comportement sexuel ne reflètent pas le comportement réel des Athéniens, mais leur imaginaire : les satyres « révèlent un certain type de jeu avec les catégories qui constituent à leurs yeux l'humanité et l'importance que peut prendre, dans cet ensemble, l'énergie sexuelle » (p. 128).

Maurice Olender (« Aspects de Baubô. Textes et contextes antiques », p. 129-162, texte déjà publié en 1985 dans la *Revue de l'histoire des religions*) propose un certain nombre de représentations de Baubô, personnage mythologique associé au deuil de Déméter et redécouvert à la fin du XIX^e siècle aussi bien dans les représentations figurées (terres cuites retrouvées dans le temple des Deux Déeses de Priène) que dans les textes, notamment chez Empédocle et chez les lexicographes, qui lui associent le nom commun *baubôn*, désignant un godemichet. Après avoir rappelé le mythe de la rupture du deuil de Déméter par la médiation de Iambè ou de Baubô qui provoquent le rire de la déesse, l'une par des propos obscènes, l'autre par le geste de l'*anasurma* (dévoilement de son sexe), l'Auteur passe en revue la figure de Baubô dans l'historiographie, tantôt présentée comme étrangère, venue d'Orient, tantôt comme « archaïque ». Il s'intéresse enfin à la configuration de Baubô, vieille femme laide et obscène qui provoque le rire, associée, dans des contextes variés, à d'autres personnages mythiques, et il l'envisage comme un moyen, pour les Anciens, de problématiser leur représentation du corps sexué : « en projetant ces figures sur les scènes du religieux et du politique, en les posant dans la distance qui caractérise l'activité de tout spectateur, les Anciens ont sans doute décrit leur

souci de penser le corps et son cortège de contraintes nécessaires à la génération sexuée des humains » (p. 162).

La traduction de « Du sexuel au politique : les rites en l'honneur d'Artémis Triclaría et de Dionysos Aisymnêtês à Patras » (p. 163-192) est d'autant plus bienvenue que l'article original de James Redfield en anglais n'a pas connu d'autre édition que celle de *Before Sexuality*. Cette parution s'inscrivait dans le cadre de ses réflexions d'alors sur le sens politique du mariage en Grèce ancienne, son idéologie, sa fonction de médiation dans le conflit nature/culture, ainsi que s'en explique l'auteur dans un « prologue ». C'est donc de façon quelque peu marginale, en tant que le mariage peut être pensé comme une acculturation de la sexualité, que cet article prend place dans le livre. Il s'agit, en l'occurrence, de s'intéresser au mythe étimologique, procuré par Pausanias VII, 18-21, rendant compte à la fois de l'introduction du culte de Dionysos Aisymnêtês dans le sanctuaire d'Artémis Triclaría de Patras et du principal rite concernant ce culte. Après deux pages très stimulantes dans lesquelles il expose son herméneutique des mythes, J. Redfield se livre d'abord à une interprétation classique (conforme au schéma proposé jadis par Van Gennep) du rituel en question en termes de rite initiatique accompli au moment de l'éphébie par les jeunes hommes de Patras. Il élargit ensuite la perspective pour montrer la richesse de ce rite et du mythe qui en est l'*aition* : il s'agit aussi d'un mythe d'installation, d'acclimatation de Dionysos, comme il en existe de nombreux autres dans le monde grec, qui ont tous en commun de se présenter sous la forme d'une crise ; mais on peut aussi remarquer la dimension fondamentalement politique du rituel qui a notamment trait à l'ancrage de la cité sur son territoire et à son synœcisme originel, relever encore que, pour les habitants de Patras, leur pays est une terre des origines, et mettre enfin au jour des connexions avec la notion de propriété et avec le sacrifice. J. Redfield opère ensuite un parallèle avec les mythes et rites lacédémoniens liés à Artémis Orthia qui ont également trait au synœcisme fondateur de la cité et mettent aussi en jeu une réflexion sur le semblable et le différent, sur le paradoxe d'une cité constituée de plusieurs communautés, et donc à la fois unique et plurielle. Ce détour permet de mieux souligner la spécificité et la richesse du cas de Patras, qui pose plusieurs problèmes exposés par J. Redfield dans une conclusion ouverte. Cette contribution, qui s'inscrit dans la tradition analytique anglo-saxonne, mais aussi dans une perspective psychanalytique jungienne, est d'une grande richesse, et il est difficile d'en rendre compte complètement de façon succincte.

« La remettre à sa place : femme, souillure et désir » (p. 193-235) d'Anne Carson s'intéresse à la souillure que les Grecs anciens associaient aux femmes, association que l'auteure interprète comme une stratégie mise en place pour « clarifier » les problèmes stratégiques et moraux qu'elles leur posaient « en tant qu'objet et sujet instables d'amour » (p. 195). Elle commence par examiner ce que les Anciens estimaient être sale et d'où leur venait leur aversion pour cette saleté. Le féminin est

pensé sous le signe de l'humidité, qui est connotée négativement. Cette humidité n'est pas que physiologique : « en partie à cause de son humidité naturelle, la femme est plus exposée que l'homme aux agressions liquéfiantes à l'encontre de son corps et de son esprit, en particulier celles des émotions » (p. 198), ce qui n'est pas sans conséquence dans le domaine du sexe. En effet, plus réceptives aux émotions érotiques, les femmes deviennent insatiables une fois qu'elles ont été excitées. C'est pourquoi, alors que la *sôphrosynê* est, chez l'homme, un contrôle de soi rationnel, chez la femme, quand toutefois celle-ci réussit à en faire preuve, elle n'est au mieux que dévouement et obéissance. En outre, la moiteur féminine s'inscrit dans un schéma plus général de plus grande proximité des femmes avec la nature et la sauvagerie. Une autre dimension de la souillure attachée aux femmes est perceptible dans les représentations grecques de la maturité. Alors que les hommes mûrissent, les femmes passent, au moment où elles perdent leur fleur (*anthos*), de la saison de la verte virginité à celle de la surmaturité blette, immédiatement gâtées par la perte de leur virginité sans connaître de mûrissement : les femmes sont donc des fruits verts qui flétrissent quand on les « cueille ». Enfin, elles sont aussi souillées par leur propension à franchir les limites. Dans un second temps, l'auteure se penche sur la façon dont le rapport à cette saleté était géré. Le code vestimentaire, qui régleme la décence féminine, est une première façon d'y parer : les femmes doivent sortir coiffées d'un voile, qui opère comme une sorte de couvercle préservant de toute souillure. Le mariage en est une autre : « le rite antique du mariage contribue à conduire la jeune mariée intacte au contact de son futur époux, à toucher ce qui est intouchable, à voiler et sceller ce qui était exposé, à ciel ouvert, à civiliser et purifier ce qui était sauvage et souillé » (p. 235). Cette contribution, procédant souvent par association d'idées et mobilisant des sources de nature et d'époque variées, est assez déroutante. Bien des lecteurs français, peu convaincus, y verront sans doute une limite de la méthode analytique anglo-saxonne.

La contribution suivante (« Faire la loi : la supervision du comportement sexuel dans l'Athènes classique », p. 237-289), une des plus longues du recueil, est due à l'un des promoteurs de l'ouvrage, John J. Winkler, professeur à Stanford, dont ce fut l'un des derniers travaux puisqu'il mourut l'année même de la parution de l'ouvrage. Elle s'inscrit dans une large réflexion sur l'opposition nature / culture, source de plusieurs autres de ses publications. Rappelant que cette opposition, devenue canonique et pour ainsi dire universelle depuis les Lumières, a été produite pour la première fois à Athènes par les sophistes du V^e siècle, J. Winkler entreprend de montrer que, appliquée au sexe, la notion de « nature » (*phusis*) a une histoire. Dans une première partie, il met en évidence le clivage, qui traverse l'imaginaire athénien, entre la « bonne » virilité, incarnée par l'hoplite, et la « mauvaise », dont la figure négative est celle du *kinaidos*, terme dont il rappelle qu'il convient de le distinguer de la notion moderne d'« homosexuel ». Dans un second temps, il s'efforce de déterminer

comment ce modèle de masculinité et ce contre-modèle d'anti-masculinité sont imposés par la société, avant, pour finir, d'étudier l'expression de leur évaluation morale. Au service de son propos, il collecte, avec la patience du bénédictin qu'il avait été du reste, un très grand nombre d'exemples, puisés principalement dans le corpus de la Comédie ancienne et celui des orateurs attiques – lesquels ne sont pas exactement contemporains – et par ailleurs, dans une mesure moindre, dans celui de la physiognomonie. Si la méthode peut paraître discutable, la contribution n'en vaut pas moins par la quantité du matériau rassemblé et les avertissements d'ordre méthodologique désormais observés par la plupart des chercheurs, mais qui, voici trente ans, étaient assez novateurs. En particulier, Winkler met en garde contre l'usage des textes philosophiques, soulignant – non sans une certaine exagération, peut-être – que l'autorité culturelle des philosophes était à peu près nulle dans l'Athènes classique, à la différence de celle des poètes, des hommes d'État et des orateurs : « Socrate, Platon, Aristote et leurs semblables n'existaient même pas. Athènes était une société où les philosophes étaient généralement ignorés et, quand on les remarquait, on les représentait plus volontiers comme de vieux farfelus et des bouffons que comme des figures d'autorité. Si nous portons notre intérêt non sur ce petit cercle d'excentriques, mais sur l'ensemble des citoyens (eux aussi une élite dans la population d'Athènes), nous découvrons l'image assez différente d'une société où les débats des philosophes n'avaient que très peu de poids » (p. 239-240). De manière plus générale, il souligne que nos sources, dont la valeur est bien moins descriptive que normative, ne constituent jamais qu'un petit nombre de textes produits par et pour une élite restreinte : « l'opposition entre la nature et les conventions n'était qu'une articulation spécifiquement culturelle, utilisée à toute petite échelle au V^e siècle avant J.-C. Dans cet usage, le terme de "nature", bien qu'il puisse sonner comme un terme absolu, renvoie précisément aux conventions : c'est du discours qui impose une norme » (p. 288). Un autre mérite de cette contribution, si on la replace dans son époque, est de montrer l'articulation entre les comportements sexuels et le politique – il souligne en particulier que, pour ce qui concerne la prostitution masculine, ce n'est nullement la pratique elle-même qui peut être sanctionnée pénalement, mais le fait, pour les prostitués, de prétendre participer à la vie civique – et de rappeler que la définition d'un comportement sexuel "convenable" dans l'Athènes classique n'a que peu de rapport avec les conventions modernes.

La republication du chapitre VII (« De l'ambiguïté à l'ambivalence : un parcours dionysiaque », p. 291-336), bien qu'il n'y soit pas vraiment question de sexualité, n'en est pas moins bienvenue, ayant paru initialement, en 1983, dans une revue peu accessible. Il s'intéresse principalement à une série de vases attiques assez connus qui ont fait couler beaucoup d'encre, les *Anacréontiques* : produits entre 510 et 460, ils se caractérisent par la présence de personnages barbus habillés de vêtements longs et jouant du barbiton, une variété de lyre propre à la lyrique ionienne et éolienne.

Françoise Frontisi-Ducroux et François Lissarrague commencent par retracer l'historiographie des études de ce corpus, dans lequel les personnages représentés ont été interprétés tantôt comme des hommes travestis en femmes, tantôt comme des femmes portant, à l'instar de celles de l'*Assemblée des femmes* d'Aristophane, des barbes postiches. Des herméneutes ont d'abord pensé qu'il s'agissait de la représentation d'une fête impliquant un travestissement rituel, les *Skirophoria* ; d'autres, relevant que certains de ces vases portent la mention du nom d'Anacréon, y ont vu le témoignage d'un événement, celui du jour où, venant à Athènes, le poète y aurait apporté une forme nouvelle de divertissement. Il semble plutôt qu'il faille y voir une représentation de *komos* et que les habits des personnages sont davantage orientaux que féminins. C'est l'occasion, pour les auteurs, de rappeler les codes iconographiques qui permettent de dénoter le masculin et le féminin dans la céramique attique. Dans un deuxième temps, ils élargissent l'enquête à d'autres représentations de *komos* pour évaluer le degré d'ambiguïté des *Anacréontiques*. « Ce petit détour à travers un éventail d'images apparentées à celles des *Anacréontiques* [leur] permet d'avancer que ces dernières étaient, pour les Grecs, fort probablement dépourvues de toute ambiguïté. Leur référent est incontestablement masculin. L'on se doit, en revanche, de considérer qu'il y a ambivalence, l'image jouant, à chaque fois, sur des signes antithétiques juxtaposés, sur une superposition du féminin et du masculin » (p. 309). Dans un troisième temps, ces images ambivalentes sont replacées dans le cadre d'une lecture dionysiaque associant vin, musique, chant et danse, qui permet de comprendre que les Athéniens recherchent dans le *komos* une occasion de se faire autres – orientaux notamment, sans être barbares toutefois – et que cette forme de fête est une expérimentation tempérée, organisée et réglementée de l'altérité, assez semblable à l'idée qu'ils se font de Dionysos, dieu tout à fait grec, mais occupant dans l'imaginaire religieux la position de l'Étranger venu d'Ailleurs.

La contribution de David Halperin (« Pourquoi Diotime est-elle une femme ? », p. 337-394), présentée à l'occasion de plusieurs colloques dans les années 1980, avait déjà paru sous sa forme anglaise, non seulement dans *Before Sexuality*, mais aussi, dans une version développée, dans *One Hundred Years of Homosexuality and Other Essays on Greek Love*, version déjà traduite en français en 2000. L'auteur y dessine les contours de l'expérience érotique masculine en mettant en relation pratiques sexuelles et statuts sociaux.

Le chapitre IX est consacré à « La femme des auteurs médicaux » (p. 395-434). Après avoir relevé que l'intérêt pour les traités gynécologiques antiques est assez récent, Ann Ellis Hanson s'y intéresse à l'articulation entre sexualité, bonne santé et reproduction des femmes dans ces traités, depuis la Collection hippocratique jusqu'à Soranos d'Éphèse, et elle compare ce qu'en dit cette littérature savante avec ce que pouvait en penser la majorité des femmes – à supposer que leur opinion soit accessible par le biais des autres sources écrites. Elle considère que, même Soranos

– bien qu’il connaisse mieux que les médecins hippocratiques le corps féminin et notamment l’utérus et qu’il ne considère plus, comme ses devanciers, qu’une femme qui n’utilise pas pleinement ses fonctions reproductrices met sa vie en danger – n’en continue pas moins de penser la femme comme une créature d’excès que mariage et maternité doivent tempérer : « Qu’elle vive au V^e siècle avant notre ère ou au I^{er} siècle de notre ère, la femme des auteurs médicaux reste principalement assignée aux rôles d’épouse et mère » (p. 434).

Les analyses de Giulia Sissa (« Une virginité sans hymen : le corps féminin en Grèce ancienne », p. 435-468) sont suffisamment connues des lecteurs français, ayant paru d’abord en 1984 dans un article des *Annales ESC*, puis en 1987 dans son livre, *Le corps virginal. La virginité féminine en Grèce ancienne*, pour qu’il ne soit pas utile d’y revenir ici.

Si le texte de Simon Price, « L’avenir des rêves : de Freud à Artémidore » (p. 469-497), a connu plusieurs publications dans sa langue originale, le présent ouvrage en propose la première version française. À la différence de Freud, Artémidore d’Éphèse, qui vécut au II^e siècle de notre ère, s’intéressait aux rêves pour accéder, non à l’inconscient, mais à l’avenir. Son œuvre n’en est pas moins intéressante pour l’historien d’aujourd’hui, pourvu qu’elle ne soit pas appréhendée au prisme de la psychologie moderne, comme le font la psycho-histoire ou la psychanalyse. Après une présentation synthétique de l’auteur, du corpus (composition de l’*Onirocriton*) et des théories, sinon antiques, du moins artémidoriennes relatives aux rêves (distinction entre *enhupnia* dépourvus de qualités prémonitoires et *oneiroi* eux-mêmes partagés en *theorêmatikoi* qui permettent directement de prédire l’avenir et *allégorikoi* qui ne permettent d’y accéder que de façon indirecte), S. Price établit que l’analyse des rêves pratiquée par Artémidore accordait davantage d’importance au statut social qu’à la personne du rêveur. Elle ne visait d’ailleurs nullement à la compréhension de cette personnalité et ne s’intéressait pas davantage aux causes (psychologiques) des rêves, mais seulement à leurs conséquences. L’auteur s’intéresse ensuite à deux types de rêves relevés et étudiés par Artémidore, ceux qui sont relatifs aux dieux et ceux qui ont trait aux relations sexuelles.

La « Sémiotique du genre. Physiognomonie et construction de soi au II^e siècle de notre ère », de Maud Gleason (p. 499-535), a paru en 1995, dans une version développée, et été traduite en français en 2013 dans *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l’Antiquité gréco-romaine*. Nous renvoyons donc aux recensions qui en ont été données alors³.

Comme son titre l’indique, « La poétique d’Éros. Nature, art et imitation dans le *Daphnis et Chloé* de Longus », la longue contribution de Froma Zeitlin (p. 537-598) est consacrée au célèbre roman pastoral grec, écrit probablement dans la seconde

3. Cf. e.g. *Clio F.G.H.*, XXXVII, 2013 (J.-N. Allard).

moitié du II^e siècle de notre ère, ayant pour sujet l'éducation sentimentale et sexuelle d'un couple de jeunes bergers. F. Zeitlin expose avec une grande clarté la richesse de cette œuvre littéraire qui conjoint l'idylle pastorale, la poésie lyrique et la Comédie nouvelle dans un genre nouveau, le roman, tout en conduisant une réflexion sur les rapports entre l'art et l'amour. L'œuvre se présente, en effet, comme un traité d'érotique et d'esthétique, puisque le préambule du récit affirme que celui-ci est une *ekphrasis* d'un tableau que l'auteur prétend avoir admiré dans un bois sacré de Lesbos. F. Zeitlin positionne ainsi le roman, très sophistiqué, de Longus comme un maillon essentiel dans une longue tradition littéraire, depuis Homère jusqu'au roman d'amour moderne, et rappelle la riche herméneutique qu'il a suscitée. Elle étudie ensuite les procédés par lesquels les éléments du texte, en tant que roman d'amour, pastorale et comédie, sont déterminés par le sens du texte comme modèle d'expérience érotique, avant de mener une réflexion sur l'articulation art/nature du point de vue de la problématique de la *mimesis* telle qu'elle est exposée par Aristote dans la *Poétique*. L'auteure consacre enfin un important développement aux jardins comme cadres spatiaux du désir, à leur symbolique (analogies entre corps et jardin, entre agriculture et vie matrimoniale...) et, pour celui représenté dans le livre IV, à sa fonction d'allégorie de l'ensemble du roman, tant dans sa structure que dans ses procédés rhétoriques.

Le texte « Un, deux, trois : Érôs » (p. 599-616) de Jean-Pierre Vernant est bien connu des lecteurs français pour avoir paru une première fois en 1988 dans les *Mélanges P. Lévêque*, puis, surtout, en 1989 dans le recueil *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*.

Dans « Corps et esprit : sexualité et renoncement dans le christianisme primitif » (p. 617-638), Peter Brown s'intéresse aux nouvelles significations du corps, désormais débarrassé de ses antiques associations civiques, sous l'effet du christianisme.

Le psychanalyste Jean Allouch, qui dirige aux Éditions Epel la collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne » dans laquelle paraît cet ouvrage, en propose une courte postface, « Un jeu à trois bandes » (p. 639-642). Alors que les antiquisants découvrirent dans les années 1980 le champ des *Gay and lesbian studies*, les psychanalystes, observe-t-il, ont tardé à en percevoir l'émergence. Il forme le vœu que la traduction de *Before Sexuality* les réveille de leur « sommeil dogmatique » et attire leur attention sur ce que le questionnement des travaux des antiquisants peut apporter à la mise en tension des champs de la psychanalyse, d'une part, et des études *gay* et lesbiennes, d'autre part.

Le livre contient un index des auteurs et des œuvres antiques faisant l'objet d'un commentaire et un second index, thématique. Il est également riche d'une bibliographie d'une soixantaine de pages.

Jean-Baptiste BONNARD